

LA GRÈVE SUR LE CANAL LACHINE

Les journaliers employés à l'agrandissement du canal Lachine, près de la côte Saint-Paul, se sont mis en grève le 17 au matin. Ceux qui étaient employés chez MM. Davis et Cie., au nombre d'environ 300, ont refusé de travailler. Ils disent qu'ils étaient engagés pour 90 cents par jour et qu'ils ne reçoivent que 80 cents. Plus tard, la grève s'est répandue dans les autres sections du canal, et tous les travaux sont actuellement arrêtés.

Les journaliers de Davis et Fils avaient comploté la grève depuis plusieurs jours. Ils résolurent de la rendre générale. Ils s'avancèrent en bande vers la section de MM. Charlebois et Cie., où les ouvriers ne paraissaient pas disposés à lâcher l'ouvrage. Voyant qu'ils refusaient de se joindre aux grévistes, ces derniers firent pleuvoir sur eux une grêle de cailloux. Les pauvres gens furent finalement forcés de se joindre au mouvement, qui s'est étendu à toutes les autres sections. On estime à \$7,000 par jour les gages perdus par les grévistes.

Voici les noms des différents contracteurs dont les ouvriers se sont mis en grève : Section 3, à Pécluse Saint-Gabriel, Ross et McRae ; No. 4, Whitney et Boyle ; No. 5, A. Charlebois et Cie. ; Nos. 6 et 7, Davis et Fils, O'Brien et O'Sullivan ; No. 9, Whelan et Cie. ; No. 10, Angers et Cayley.

Le 18, les grévistes ont attaqué le bureau de Davis et Fils. Plusieurs coups de feu ont été échangés. Deux hommes ont été blessés.

Une autre dépêche dit qu'un homme a été tué. Des détachements de la police de la ville et une cinquantaine d'hommes de la milice sont sur les lieux pour maintenir l'ordre.

La grève continuait encore, vendredi, sur toutes les sections du canal Lachine. Les patrons ne veulent accepter aucun compromis, et ne reprendront leurs travaux que lorsque les journaliers consentiront à travailler pour les anciens gages. Les grévistes, au nombre de 300 ou 400, se promenaient hier matin sur le chemin de halage du canal près du pont Wellington. Un des meneurs, un Canadien-français, armé d'un manche à balai, adressa la parole à la foule, disant que les ouvriers créveraient de faim avant d'accepter les salaires offerts par les entrepreneurs.

SOMMAIRE DE S NOUVELLES ÉTRANGÈRES DE LA SEMAINE

ANGLETERRE

Londres, 19.—Le *Financier* dit qu'il circule à la Bourse toutes sortes de bruits plus ou moins probables, mais desquels il ressort que l'on se croit généralement arrivé à une autre crise de la guerre. Il est vrai de dire qu'il existe un sentiment de malaise dont l'effet palpable est la baisse des sûretés publiques.

Plusieurs journaux approuvent la détermination de lord Beaconsfield de convoquer le parlement plus tôt que de coutume. Le *Times* dit : "Le parlement n'est pas convoqué pour sanctionner une résolution des ministres, mais plutôt pour dégager la responsabilité du ministère. Ce mode d'opérer donnera plus de poids à la médiation de l'Angleterre." On croit généralement que le parlement se réunira le 17 janvier.

L'*Observer* dit qu'il a raison de croire que la circulaire de la Turquie a été envoyée à la demande de l'Angleterre. Le *Spotsman* dit : On croit savoir que le gouvernement anglais ne désire pas agir sans la participation des autres pouvoirs. Il est très-anxieux d'éviter des complications qui pourraient lui causer des difficultés avec la Russie.

Un correspondant de Plevna décrit la réception faite par les Russes à Osman Pacha. Le grand-duc Nicolas se rendit près de la voiture d'Osman Pacha et durant quelques secondes les deux commandants se regardèrent sans dire un seul mot. Le grand-duc lui serra ensuite la main et dit : "Je vous félicite de l'habileté et du courage dont vous avez fait preuve en défendant Plevna. C'est un des plus beaux faits militaires de l'histoire." Osman sourit mélancoliquement et se levant en dépit de sa blessure, prononça quelques mots que je ne pus entendre. Tous les officiers russes crièrent : "bravo ! bravo !" à différentes reprises et saluèrent avec respect le noble vaincu. Il n'y avait pas un homme présent qui ne regarda le héros de Plevna avec admiration et sympathie. Le prince Charles de

Roumanie s'avança à son tour et répéta presque mot à mot ce qu'avait dit le grand-duc, puis imitant ce dernier il échangea une poignée de main avec Osman, qui se leva de nouveau et salua, mais sans proférer une seule parole. Osman Pacha portait un manteau bleu et n'avait aucune décoration ou marque indiquant son rang, et sa tête était couverte d'un fez rouge.

Le Pacha est un homme de haute taille paraissant très-robuste, et la partie inférieure de sa figure est couverte d'une courte barbe noire.

Londres, 20.—Dans un de ses articles le *Times* s'exprime ainsi : "L'Angleterre ne sacrifiera pas ses intérêts pour que l'indépendance de l'Empire Ottoman soit maintenu. Lorsque le parlement se réunira on verra par les communications que les ministres feront aux deux Chambres, que nous ne sommes pas sous le coup de cette terreur qui paralyse le jugement de tant d'autres nations."

Le *New* dans un article éditorial dit : "Nous croyons que le parlement est convoqué pour approuver des préparatifs de guerre.

Le cabinet siège presque tous les jours. On croit que le gouvernement a l'intention de faire des préparatifs de guerre.

Le correspondant du *Manchester Guardian* écrit ce qui suit : "Si on eût suivi l'opinion de lord Beaconsfield, le parlement se réunirait avant le 17 janvier et les ministres auraient profité des conseils des représentants de la nation. Lord Beaconsfield, désespère de faire adopter ses vues sur la question d'Orient par la majorité des membres du cabinet. Deux ou trois des principaux membres du cabinet disent qu'il ne s'est encore présenté aucune question que le cabinet fut incapable de décider.

Au lieu de se réunir dans le mois de décembre, comme le premier ministre le désirait, le parlement se réunira néanmoins trois semaines avant la date ordinaire ; mais il sera trop tard alors pour que les membres du parlement prennent part aux délibérations dont les ministres s'occupent aujourd'hui. On peut dire que le projet d'une médiation a été abandonné, bien que la Turquie puisse céder à la pression qu'elle subit et accepter toutes les propositions qui ont été faites à la dernière conférence.

La Russie veut que la Turquie lui fasse des propositions directes, et cette demande de la part de la Russie est appuyée par les puissances les plus influentes. Lord Beaconsfield s'oppose à un traité de paix négocié sans l'intervention des autres puissances et ses collègues ne partagent pas son opinion à ce sujet, pourvu que ce traité respectât les vues du cabinet.

Depuis quelque temps le ministère des affaires étrangères s'est efforcé de connaître, non-seulement les propositions qui pourraient satisfaire la Russie, mais encore il a cherché à savoir jusqu'à quel point la Russie respecterait les intérêts de l'Angleterre au sujet de l'annexion de l'Arménie, du sort de la flotte turque et de la neutralité des Dardanelles. Bien que le gouvernement soit disposé à renoncer au droit qu'il a en vertu du traité de soumettre des conditions pour régler cette question, la Russie ne paraît pas disposée à faire aucune promesse à ce sujet. C'est pour cette raison que le premier ministre veut que l'on force la Russie à respecter les intérêts de l'Angleterre dans le cas où un traité de paix serait négocié sans l'intervention des autres puissances.

Personne ne croit que lord Beaconsfield déclare la guerre ouvertement, mais on craint qu'il fasse des menaces qui amèneront indubitablement la guerre, hormis que la Russie ne fasse preuve de beaucoup de modération. C'est cette question qui préoccupe les membres du cabinet et qui a fait le sujet de leurs délibérations depuis quelques semaines.

On dit qu'un des principaux ennemis de la politique de lord Beaconsfield a eu dernièrement des entrevues avec lord Granville et le marquis de Hartington dans le but de former un ministère de coalition afin de faire triompher la politique de lord Granville et du marquis de Salisbury. Les deux chefs libéraux, paraît-il, ont désapprouvé ce projet parce qu'ils ne désirent pas prendre les rênes du gouvernement dans un moment comme celui-ci.

[Note.—La dépêche qui précède donne une bonne idée de la situation, bien qu'il circule plusieurs autres rumeurs ; ainsi on dit que l'Allemagne a répondu en termes méprisants aux ouvertures que l'Angleterre lui a faites.]

Le *Liverpool Post*, un journal conservateur, publie une dépêche de Londres datée d'avant-hier qui dit que le ton de la réponse de l'Allemagne a produit une impression profonde dans les cercles ministériels.

Londres, 21.—Le *Times* dans son premier numéro de ce matin cherche soigneusement à apaiser l'excitation générale. L'article se termine comme suit :

"Dans ces conjonctures, le gouvernement ne pourrait agir plus sagement qu'en consultant le Parlement aussitôt qu'il le pourra, sans inconvénient. Que les ministres se proposent d'intervenir ou de prendre simplement les moyens d'assurer à l'Angleterre une bonne position lors du règlement définitif de la question, ils ne peuvent que sentir le besoin de l'appui du Parlement. Dès que les représentants du peuple seront réunis, nous pourrions alors formuler clairement les opinions adverses sur la grande question du jour ; la nation pourra peser les différents sentiments, et le ministère verra s'il peut honorablement prétendre qu'il rencontre les desirs du peuple, et à l'étranger comme dans le pays on verra clairement quelle est notre conduite."

FRANCE

Une dépêche de Paris dit qu'un des fils de Prévost Paradol, âgé de 17 ans, s'est suicidé jeudi, en se logeant une balle dans la tête. On ne connaît pas la cause qui a pu induire le malheureux enfant à mettre fin à ses jours. Prévost Paradol, le père, se suicida pendant qu'il était ministre de France aux Etats-Unis.

Toutes les poursuites pour délits de presse depuis le 16 mai ont été discontinuées.

ORIENT

Aucune nouvelle importante du théâtre de la guerre en Europe ou en Asie.

ÉTATS-UNIS

Catastrophe à New-York.

New-York, 21.—Il y a eu une explosion, à cinq heures et cinq minutes, hier, dans la vaste fabrique de bonbon, de Greenfield et Fils, 63, rue Barclay. Il y avait environ 200 employés dans l'établissement. Les murs de la bâtisse se sont écroulés avec un fracas épouvantable, et, en un clin d'œil, la rue Barclay s'est remplie de gens affolés de terreur. Environ 200 hommes se sont mis à fouiller les ruines et, à six heures, on disait que 125 blessés avaient été transportés dans les hôpitaux.

On pense que la plupart des victimes de la catastrophe se trouvent parmi les jeunes filles qui étaient employées au premier étage de l'établissement à emballer les sucreries.

On porte à un quart de million de piastres le chiffre des pertes matérielles.

La nouvelle de la catastrophe s'est répandue dans la ville en peu de temps, et a produit une impression douloureuse que sont venus accroître plusieurs journaux du soir, en publiant des extras remplis d'exagérations.

Un nommé Stadtmiller dit qu'il a été témoin de l'explosion et de l'écroulement de l'édifice.

Une voiture à deux chevaux passait au moment de l'explosion. Le conducteur, les chevaux et la voiture ont été ensevelis sous les ruines.

Il s'est passé des scènes déchirantes dans les hôpitaux, qui ont été envahis par une foule de parents anxieux de savoir ce que sont devenus leurs enfants qui travaillaient dans la fabrique de Greenfield.

On pense retirer des décombres environ 50 cadavres.

En parlant de l'explosion d'hier soir, la *Tribune* dit que l'ingénieur qui était chargé du bouilleur était adonné à la boisson. Il y a quelque temps, un membre de la maison Greenfield engagea ses associés à destituer l'ingénieur, mais on le garda à cause de son long séjour dans l'établissement.

Le *Times* dit qu'on suppose qu'une trentaine de personnes ont été brûlées à mort, mais qu'à trois heures ce matin on n'avait trouvé qu'un cadavre.

Plus récent.—On ne connaît pas encore le nombre exact des victimes de la catastrophe.

Dépêche de la dernière heure.—Au-delà de cent journaliers étaient à sonder les décombres à onze heures. On a retrouvé trois cadavres.

FAITS DIVERS

QUÉBEC-OUEST.—M. Alleyn, conservateur, a été élu par une majorité de 21 voix.

COMTE DE NICOLET.—M. Méthot a été élu dans ce comté par une majorité de 57 voix sur son concurrent, M. Turcotte.

Ces deux élections, celle de Québec-Ouest et celle de Nicolet, étaient pour le parlement provincial de Québec. Les deux candidats conservateurs sont sortis vainqueurs de la lutte.

—A Laval, France, dans la chapelle de l'établissement des Pères Jésuites, trois Canadiens ont été dernièrement ordonnés prêtres : les RR. PP. Hyacinthe Hudon, Arpin et Turgeon.

—Quand un incendie éclate dans une maison, on a toutes les peines du monde à faire sortir de l'écurie les chevaux affolés. Pour les y déterminer sans rencontrer chez les pauvres bêtes une résistance qui leur coûte souvent la vie, il suffit de leur jeter les harnais sur le dos, et de leur faire quitter leurs boxes en leur parlant comme on les mène au travail ou à la promenade. Le calme du palefrenier et les propos qui frappent habituellement leurs oreilles, leur laissent croire que rien d'anormal ne se passe, et qu'ils n'ont rien à craindre.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE QUÉBEC.—Samedi après-midi, le 15 courant, un grand nombre de notables citoyens de Québec se sont fait un devoir de se rendre à la bibliothèque du Parlement, pour assister à une assemblée convoquée dans le but de fonder une association géographique, telle qu'il en existe dans les pays étrangers. Quarante-sept personnes ont donné leurs noms comme membres.

L'hon. M. P. Fortin a été élu président ; E. T. Fletcher, secrétaire ; l'hon. G. Ouimet, W. Miles, etc., H. G. Joly, M.P.P., M. Bouchette, etc., et M. Buies, ont été nommés pour former un comité chargé de s'occuper de la rédaction d'un règlement.

RUSES DE PÊCHEURS.—On mande d'Ottawa que le gouvernement canadien a pris des mesures pour empêcher les pêcheurs américains de continuer à chasser le poisson de la portion de la rivière Détroit limitrophe du Canada, par le procédé dit : "le truc des bardeaux." Rien de

plus simple que ce procédé. Tout le long du côté de la rivière avoisinant le rivage canadien, les pêcheurs américains attachent subtilement à des ancrs des centaines de petites planches dont l'extrémité supérieure n'atteint pas tout à fait le niveau de l'eau. Ces planches, agitées constamment par le courant, effraient le poisson et les retiennent du côté opposé de la rivière, au grand détriment des pêcheurs canadiens. On n'indique pas la nature des mesures prises pour faire cesser cette supercherie sous-fluviale.

NOUVEAU GENRE DE SUICIDE.—On lit dans le *Figaro* du 13 novembre :

"Le nommé Pierre Thomarel est soldat au 28e de Ligne.

Avant de s'engager, ses parents avaient été forcés de l'enfermer dans une maison de correction. La vie de quartier étant trop dure pour ce fameux vaurien, il avait jugé à propos de déserter.

Où s'est-il procuré des habits civils ? c'est ce que l'enquête fera connaître. Toujours est-il qu'après avoir erré pendant plusieurs jours dans les rues de Paris, il s'est décidé à accomplir le crime que, d'après ses propres aveux, il méditait depuis longtemps.

Après avoir employé les derniers sous qui lui restaient à l'achat d'un couteau poignard, il se présentait hier, dans un restaurant, rue de la Grande-Truanderie, 29, où il se faisait servir à déjeuner. Le repas se prolongea de onze heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi.

Il avait vidé plusieurs bouteilles de vin, et son café fut arrosé d'un carafon d'eau-de-vie.

C'est dans ces dispositions qu'il appela le garçon, un nommé Dupuit.

Ce dernier venait d'ouvrir la porte de la salle, lorsque Thomarel se précipita sur lui et lui plongea son couteau dans la gorge. La violence du coup fit briser la lame. Le malheureux garçon se jeta en chancelant dans l'escalier et poussa des cris terribles.

Pendant que les agents, qu'on avait allé réquisitionner, arrivaient en toute hâte, l'assassin absorba ce qui restait d'eau-de-vie, si bien que c'est dans un état d'ivresse presque complet qu'il fut traîné au bureau du commissaire de police des Halles.

Ce n'est que quelques heures plus tard qu'on put procéder à son interrogatoire.

—Connaissez-vous votre victime ? lui demanda le magistrat.

—Non, répondit le misérable, en affectant une cynique forfanterie.

—Pourquoi alors l'avez-vous frappée ?

—Je suis dégoûté de la vie, ajouta-t-il ; j'ai d'abord songé à un suicide, mais je n'en ai pas eu le courage. J'ai alors conçu le dessein d'assassiner le premier individu venu afin de me faire condamner à mort.

Il a dit cela si froidement, avec tant de calme, qu'on s'est d'abord demandé si l'on n'avait pas affaire à un fou. Cependant, au premier examen, on n'a constaté aucun dérangement dans ses facultés. Du reste, il n'avait jamais donné jusqu'ici aucun signe d'aliénation mentale.

Lorsqu'on le conduisit au Dépôt, il a demandé si sa victime était morte. "Je veux être fusillé" sont les seuls mots qui reviennent à chaque instant sur ses lèvres.

La blessure de Dupuit ne paraît pas aussi grave qu'on l'a supposé d'abord : à moins qu'il ne survienne des complications causées par des lésions internes, on espère le sauver."

ACCIDENT DE ST. ÉTIENNE.—Nous trouvons, dans les journaux de Saint-Etienne, le récit d'un accident très-grave arrivé vendredi, 5 octobre, vers quatre heures du soir, aux usines de Terrenoire, dans l'atelier de fonderie d'acier. Au moment où l'on venait de terminer la coulée d'un lingot d'acier de 12,000 kilogrammes, la lingotière remplie d'acier liquide fut renversée dans la fosse de coulée. L'irruption d'une telle quantité de matière en fusion dans une fosse profonde, au fond de laquelle il existe toujours une certaine humidité, produisit une violente explosion suivie d'un dégagement de flammes dont furent enveloppés quatre ouvriers à la manœuvre de la poche à acier, directement au-dessous de la fosse de coulée. Cette flamme, absolument instantanée, dura pourtant assez pour mettre le feu aux vêtements des quatre malheureux ouvriers et pour couvrir de brûlures profondes leur visage, leurs bras et toutes les parties du corps qui étaient à découvert. Ces infortunés furent immédiatement transportés à l'hôpital de la compagnie, où ils reçurent les soins les plus intelligents du médecin des usines ainsi que des docteurs Riembault et Million, appelés en toute hâte de Saint-Etienne. Mais leurs brûlures étaient trop profondes pour qu'on pût espérer une guérison : trois de ces pauvres malheureux sont morts dans la nuit. Le quatrième est moins gravement atteint, et on n'a pas perdu tout espoir de le sauver.

Un vieux marin, au moment de mourir, reçoit un confesseur.

—Etes-vous en paix avec votre conscience ? lui demande le prêtre.

—Oui, répond le marin ; j'ai accompli une bonne action dans ma vie ; j'ai converti un Juif.

—Comment avez-vous fait ?

—Mon homme était tombé à l'eau ; je sautai après lui, je le prends par la tête et je lui demande :—Voulez-vous être chrétien ?—Non, me répondit-il. Alors je lui mets la tête sous l'eau. Puis, je le repêche et je lui demande encore s'il veut être chrétien. — Oui, oui, qu'il me répond, je me fais chrétien. — Eh bien ! lui dis-je, meurs en chrétien, et je le lâchai !